

XXV

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger
Le fruit d'or est en feu sous le feuillage sombre;
Un air tiède y souffle du ciel bien;
Le myrte y croit paisible et le laurier superbe.
Oh! le connais-tu bien?

Partons! partons!

Je veux, mon bien-aimé, le revoir avec toi.

..... Oui, mais ne voyage pas au commencement d'août, où l'on est rôti par le soleil pendant le jour, et mangé la nuit par les puces. Et puis je te conseille aussi, cher lecteur, de ne pas aller de Vérone à Milan par la diligence.

Je partis en compagnie de six bandits dans un lourd carrosse, qui, en raison d'une poussière trop intense, resta si soigneusement fermé de tous côtés, que je ne pus guère observer la beauté du pays. Deux fois seulement, avant d'arriver à Brescia, mon voisin ouvrit la lucarne latérale pour cracher. La première fois, je vis quelques sapins suants qui, dans leur sombre habit d'hiver, semblaient beaucoup souffrir de la chaleur de ce soleil dévorant; la seconde fois, j'aperçus un coin de

lac admirablement bleu où se miraient le soleil et un maigre grenadier. Celui-ci, Narcisse autrichien, admirait avec une joie d'enfant comme sa ressemblance était fidèle dans ce miroir, quand il présentait ou portait l'arme, et quand il mettait en joue.

Je n'ai que peu de choses à dire sur Brescia même, parce que j'y employai à faire un bon dîner le temps de mon séjour. On ne peut en vouloir à un pauvre voyageur d'apaiser la faim du corps avant celle de l'esprit. Cependant je fus assez consciencieux, avant de remonter en voiture, pour demander au *cameriere* quelques renseignements sur Brescia, et j'appris entre autres que la ville avait quarante mille habitants, un hôtel de ville, vingt et un cafés, vingt églises catholiques, une maison de fous, une synagogue, une ménagerie, une maison de correction, un hôpital, un assez mauvais théâtre, et un gibet pour les voleurs qui volent au-dessous de 400,000 thalers.

J'arrivai à minuit à Milan, et descendis chez M. Reichmann, Allemand qui a établi son hôtel tout à fait sur le pied allemand. Quelques compatriotes que j'y retrouvai me dirent que c'était le meilleur hôtel de toute l'Italie, et ne se lassaient pas de mal parler des puces et des aubergistes italiens. Je retrouvai dans cet hôtel Reichmann une ancienne connaissance anglaise, un mister Liver que j'avais laissé comme un jeune veau à Brighton et que je retrouvais alors bœuf à la mode à Milan. Il était tout à fait habillé en dandy, et je n'ai jamais vu d'homme qui sût

mieux faire des angles avec toutes les parties de sa personne. Quand il plantait ses pouces dans les entournures de son gilet, il faisait des angles avec le poignet et avec chaque doigt; enfin sa bouche était ouverte en carré. Ajoutez à cela une tête anguleuse, étroite derrière, pointue du haut, avec un front court et un menton fort long. Au nombre de mes connaissances anglaises que je revis à Milan, se trouvait aussi la grosse tante de Liver, descendue des Alpes comme une avalanche de graisse, escortée de deux jeunes oies du Nord, blanches et froides comme la neige, miss Polly et miss Molly.

Ne m'accuse pas d'anglomanie, cher lecteur, si, dans ce livre, je parle très-souvent d'Anglais; mais les Anglais sont aujourd'hui trop nombreux en Italie pour qu'on puisse éviter de les voir. Ils parcourent ce pays en essaims complets, campent dans toutes les auberges, courent partout pour tout voir, et l'on ne peut plus se figurer un citronnier d'Italie sans une Anglaise qui en respire le parfum, ni une galerie sans une soixantaine d'Anglais qui, leur *Guide* à la main, errent tout autour pour constater si l'on trouve encore à sa place tout ce qui est indiqué comme remarquable dans ce livre. Quand on voit ce peuple blond, aux joues vermeilles, avec ses brillants carrosses armoriés, ses laquais chamarrés, ses chevaux de course hennissants, ses chambrières à voile vert et ses autres brillants ustensiles, descendre, curieux et paré, les Alpes, et traverser toute l'Italie, on croit voir une élégante émigration des bar-

bares. Et, dans le fait, le fils d'Albion, quoiqu'il porte du linge blanc et paie tout comptant, n'est pourtant qu'un barbare civilisé, en comparaison de l'Italien, qui annonce plutôt une civilisation qui passe à la barbarie. Celui-là montre dans ses habitudes une grossièreté retenue et vernissée, celui-ci décèle une délicatesse frelatée et presque fétide par exubérance. Et ces pâles figures italiennes, avec le blanc des yeux souffrant, et leurs bouches maladivement tendres, quel indéfinissable air de distinction elles ont auprès de ces visages britanniques, gourmés avec leur santé trivialement rouge. Tout le peuple italien est malade intérieurement, et les hommes malades sont véritablement toujours plus distingués que ceux en bonne santé : car il n'y a que le malade qui soit un homme ; ses membres racontent une histoire de souffrance ;... ils en sont spiritualisés. Je crois même que par le moyen des tortures de la douleur, les animaux pourraient parvenir à l'état d'hommes. J'ai vu une fois un chien mourant qui, dans ses dernières angoisses, me regardait avec une expression véritablement humaine.

L'expression souffrante de la figure est surtout visible chez les Italiens, quand on parle avec eux des malheurs de leur patrie, et l'on trouve assez d'occasions de ce genre à Milan. C'est la blessure la plus douloureuse au cœur des Italiens, et ils sont pris de mouvements convulsifs quand on la touche, même légèrement. Ils ont alors un certain mouvement des épaules qui vous émeut

d'une singulière pitié. Un de mes Anglais regardait les Italiens comme indifférents en politique, parce qu'ils semblaient nous écouter avec indifférence quand nous faisons; nous autres étrangers, de la politique sur la guerre de Turquie et sur l'émancipation des Irlandais; et il fut assez injuste pour s'en exprimer avec ironie vis-à-vis d'un de ces Italiens pâles, à barbe noire. Nous avons vu la veille représenter un opéra nouveau à la Scala, et entendu le tapage furieux qui se fait d'ordinaire en pareille solennité.—Vous autres Italiens, disait le fils d'Albion à l'homme pâle, paraissez être morts pour tout, excepté pour la musique, qui a seule encore le privilège de vous inspirer.—Vous nous faites tort, dit l'homme pâle en haussant les épaules. — Hélas! continua-t-il avec un soupir, l'Italie rêve assise sur ses ruines, et si quelquefois elle s'éveille et bondit à la mélodie de quelque chant, ce n'est pas pour le chant en lui-même, mais pour les souvenirs et pour les sentiments anciens que ce chant a éveillés, pour des sentiments que l'Italie a toujours portés dans son sein, et qui débordent alors avec fureur;... et telle est la raison du vacarme que vous avez entendu à la Scala.